

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 23 (1920-1921)

Artikel: Quelques livres
Autor: Elder, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749757>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

QUELQUES LIVRES

J'étais à la Chambre, il y a quelques jours. On discutait les accords de Londres. Le député Noblemaire discourait. C'est un homme qui juge sur les faits, les chiffres, esprit pondéré, orateur de bon sens. Il parla de la situation internationale sévèrement et sans fard. Entre autres possibilités d'amélioration, il envisagea sagement, et avec les précautions oratoires convenables, le rapprochement de la France et de l'Allemagne.

Voici donc l'idée au Parlement. C'est un progrès. Mais depuis longtemps un écrivain, un romancier l'a lancée et la pousse avec une force d'argumentation, une foi singulières. Il y a plus d'un an déjà, Paul Reboux publiait dans une revue des extraits de son livre *Les Drapeaux*, édité aujourd'hui par la maison Flammarion.

Une affabulation romanesque, à juste titre extrêmement simple, donne à l'ouvrage son épine dorsale. Mais, avant tout, c'est un livre d'idées qui touche aux problèmes les plus graves et exprime, avec angoisse, l'incertitude qui règne aujourd'hui dans bien des cœurs.

Un écrivain notoire, brillant, spirituel, Jacques Réal, caporal infirmier au front, pendant la guerre, prépare gentiment sa candidature à l'Académie Française. Il vit dans un milieu bourgeois dont l'opinion se forme d'après les journaux. On y est hostile à l'égard de l'Allemagne. On y fréquente des nouveaux riches belliqueux et optimistes. Toute expédition guerrière représentant pour eux des affaires, des gains. Réal, qui a vu la tranchée, éprouve une première irritation devant l'insouciance et le cynisme ostentatoire de ces relations.

Le major sous les ordres duquel il a servi rencontre Réal et l'invite à visiter l'hôpital pour mutilés de la face, qu'il dirige. Réal, bouleversé par la tragique visite, jette dans un article son horreur et son émotion chaudes. L'article est refusé. L'écrivain se pique, ne comprenant pas encore les causes du refus. Il réfléchit et, un vieux routier de la politique aidant, Réal découvre, presque en tremblant, à quel point les grands journaux façonnent l'opinion publique en prétendant l'exprimer. Serfs de la diplomatie, de la politique et, par dessus tout, de la finance, ils ne vivent que d'affaires, ne mènent que des campagnes utiles aux maîtres des peuples. La liberté de la presse, c'est l'absolutisme de l'argent.

Voici le premier ébranlement. L'écrivain a flairé le mensonge. Vainement sa femme l'incite à ne pas jouer le réformiste, à poursuivre sa carrière facile et profitable. Une inquiétude le point. Sur ces entrefaites, des commandes l'obligent à prendre une sténo-dactylographe, jeune fille que sa sœur lui recommande et qui est charmante. Ils dépouillent ensemble une collection de journaux de guerre. Réal est stupéfait en relisant ces liasses mensongères où tout est subordonné aux excitations patriotiques, où il n'y a qu'erreurs conscientes, haines volontaires.

Déjà, il semble que la cause de la raison soit gagnée. Pourtant, l'écrivain sera encore long à se rendre et il lui faudra accumuler preuves sur preuves, dégoûts sur dégoûts. Ses nouvelles préoccupations se manifestent par des articles ici ou là. Écarté de la presse bourgeoise, on commence à lui faire grise mine dans les salons et jusqu'à son foyer. Il a l'audace de soutenir publiquement des thèses que l'on juge scandaleuses, par exemple sur le rôle des femmes en temps de guerre, qui poussent au massacre la chair de leurs entrailles, se parent de vanités sanguinaires, font joujou avec la douleur, au lieu de se mettre en travers et de laisser librement leur instinct crier aux hommes : „On ne vous tuera pas!“ Réal est un esprit droit, avide. Il veut aller jusqu'au bout de l'enquête, dût son propre cœur agoniser sous la vérité.

Alors, après avoir retourné les lauriers, soupesé le courage et la gloire militaire, après avoir tâté de la crédulité des masses qui s'assomment ici au nom de l'internationale, là au nom de la propriété, après avoir repassé l'Histoire et constaté que l'intérêt particulier toujours a déclenché les guerres sous prétexte de patriotisme, qu'au surplus ceux-là même qui réprouvent la guerre, prêtres, ouvriers, acceptent pourtant qu'on les y astreigne, Réal en arrive à l'analyse des fondements du patriotisme. Et il juge inacceptables les éléments de la définition classique, conforme au catéchisme civique. Il conclut : „Le patriotisme n'est qu'une extension arbitraire de l'esprit de clocher. Les gouvernements ont transformé ce sentiment naturel, tendre et fécond, en une passion qu'ils cultivent dans les âmes et qu'ils portent soigneusement au paroxysme, afin d'asservir mieux les peuples et de pouvoir les jeter les uns contre les autres, selon les caprices des intérêts financiers.“

Mais à travailler sans cesse avec sa secrétaire, à discuter son

trouble devant elle, à remuer, avec son aide, les documents, les idées, Réal se prend doucement de sympathie pour la jeune fille qui l'admire et dont l'intelligence incline à le suivre. Toutefois, bridée par ses sentiments, plus forts que la raison chez la femme, c'est elle qui hésite la première, recule. Au cours d'une promenade dans Paris, elle cherche à ranimer chez Réal le sentiment patriotique et réussit à l'émouvoir en lui montrant les grâces de l'âme française.

Bref avantage ! C'est Yvonne elle-même qui, recueillant des documents économiques pour une étude, met le comble à la dure vérité. Les chiffres s'accordent à montrer la France affaiblie dans le monde. Ce beau pays ne peut vivre isolé, sans appui. La logique implacable fournit la conclusion à Réal : une Fédération Européenne, une entente franco-allemande... Pour le coup la jeune fille s'indigne et repousse avec dégoût l'idée de toute réconciliation.

C'est alors que l'écrivain part pour faire en Suisse une tournée de conférences. Là, il touchera les hommes, le document humain, il verra des Allemands et, bravement, abordera avec eux les questions les plus brûlantes. Bien plus, passionné pour sa propre conversion, — et pour celle d'Yvonne à qui il écrit ses impressions — mordu par le désir de fouiller à fond les choses, Réal passe en Allemagne, voyage, pour juger sur place l'ennemi, son état d'esprit, ses forces et mesurer de près la profondeur réelle de l'abîme qui sépare les deux peuples.

Or, cet abîme n'existe que dans les discours, la presse et la pseudo-fourberie qu'il est de tradition de prêter à l'Allemagne. Au fond, l'Allemagne ne dissimule point son abaissement actuel, mais elle est consciente de sa bonne volonté, de son application au travail et fière de ses progrès, de son énergie, de la certitude de son relèvement. C'est un peuple discipliné qui croit et agit sur commande. Ses qualités d'ordre, de ténacité, sa puissance à créer, son adaptation à la vie collective moderne en font le complément naturel du peuple français individualiste et dilettante. Réal revient convaincu qu'une collaboration féconde entre l'âme allemande et l'âme française peut être aisément établie.

Dès lors, la vie de l'écrivain bifurque assez brusquement. Ses amis, ses proches, sa femme même le combattent ou s'éloignent. Il a des discussions passionnées sur les responsabilités de la guerre,

— rôle de l'Angleterre féroce­ment opposée à l'expansion allemande avant 1914; — sur les atrocités qui sont le fait de toute guerre, — horreurs de la conquête du Transvaal. — Il a un duel parce qu'on lui reproche d'être „vendu“ et d'avoir une doctrine de lâche. Yvonne défaille d'angoisse, est conquise. Un tendre épanchement suit la victoire de l'écrivain. Ils ne dissimulent plus leur amour né au milieu de l'âpre quête de la vérité. Réal, trompé par sa femme, se retire ouvertement du côté d'Yvonne. Joie profonde du cœur, communion de la pensée! Réal publie un manifeste intitulé *Le seul chemin*, dans lequel sa doctrine de paix européenne, de haine contre la guerre, de réconciliation franco-allemande, est énoncée formellement. Cela lui vaut des injures, mais aussi des approbations réconfortantes. Décidé à n'être l'homme d'aucun parti, Réal se retire à la campagne avec Yvonne, concluant qu'il faut travailler au bonheur futur même sans espoir d'une réalisation im­médiate et sans désir de récompense.

Tel est le livre qui, mieux qu'un beau livre, est une œuvre courageuse et forte. Il est sobre quoique plein de faits, d'une pensée claire, ardente, d'une logique sans défaillance. Aucun des arguments que manient les champions des dogmes nationalistes, n'a été escamoté par Paul Reboux. Il les affronte tous au contraire de face, sans sourciller, et il les réduit. Il faudrait citer toute la conclusion, ce manifeste de Réal qui est la clé de voûte de l'édifice de certitude qu'il a laborieusement construit. Ce sont des pages nobles, saines qui font le plus grand honneur au Français qui les composa.

S'il accepte, en théorie, une réconciliation franco-allemande, c'est en abdiquant tout orgueil et toute haine et „parce que ce n'est pas agir en bon Français que de nous aveugler volontairement sur les chiffres qui marquent notre destin“. La France doit choisir un appui: Angleterre ou Allemagne! Mais l'Angleterre, c'est la lutte contre l'Amérique où nous servirions d'otage, et il est plus digne „de se réconcilier avec un ennemi que de sourire servilement au voisin dédaigneux qui ne vous aide plus que de ses condoléances“. Le groupement de la France et de l'Allemagne attirerait, par sa masse même, les nations voisines et formerait ainsi les Etats-Unis d'Europe. Le traité de paix est trop un traité de vengeance. Il faut aider, au contraire, l'Allemagne à se relever

pour profiter de son génie et puiser dans sa population méthodique le contrepoids de notre tempérament anarchique. „Le souvenir du passé ne doit pas nous faire repousser l'idée d'une détente parce que le principe *œil pour œil* amène à crever deux yeux au lieu d'un, sans que le borgne cesse de l'être.“ Nous n'avons pas à craindre d'être dupés par une union franco-allemande, bien qu'on présente encore comme un épouvantail le militarisme prussien: „il cesserait d'être redoutable en n'ayant plus à s'exercer contre des voisins contraires et haineux.“ Brisons les propagandes pour l'hypocrisie allemande, l'impérialisme français. „Aujourd'hui les armes sont déposées. Le mensonge doit prendre fin.“ La volonté de l'Allemagne de se relever est le gage de sa résurrection. „Et cette résurrection se fera contre nous, si elle se fait sans nous.“ Faute d'union, „il nous faudra subir un incessant va-et-vient de revanches.“ L'Allemagne aura demain deux fois plus d'habitants que la France. „Nous avons le choix entre cette union ou la guerre dans vingt ans.“ L'alliance! l'alliance par dessus tout! parce que la suprématie des trusts importe peu aux peuples, parce que nos morts sont trop nombreux pour souhaiter encore des victimes, parce qu'il n'y a plus de liberté dans un pays qui râle sous l'impôt, „parce qu'ils mentent ceux qui nous encouragent à défendre leurs intérêts en répétant: Mourir pour la patrie est le sort le plus beau! Le sort le plus beau, c'est d'aimer, de créer et de vivre.“

Ici même, il y a quelques mois, parlant de *Clérambault* de Romain Rolland, livre qui n'est pas sans analogie foncière avec *Les Drapeaux*, je vantais la sagesse sceptique d'une élite française qui a traversé la tourmente presque sans broncher et qui, aujourd'hui, pénètre clairement, avec une froide clairvoyance, le sens que nous devrions donner à la paix. Voici la voix de Paul Reboux, plus nette, plus combative, qui témoigne en faveur de cette élite. Non, toute la France n'a pas déraisonné dans l'hystérie collective! En 1789 elle enseigna la liberté au monde. J'aime la voir, dans le désarroi des consciences et l'affrontement des égoïsmes, proclamer la première, contre les impérialismes et la tyrannie de l'argent, le droit des peuples au travail pacifique. Je sais bien qu'elle s'attaque à des sentiments religieux, à des passions enracinées par une éducation séculaire. L'homme moderne est un désaxé. Il vit encore sur des systèmes éthiques, philosophiques, sociaux, anciens

et à peine évolués, alors que la science, accouchant soudain en bloc des possibilités qu'elle portait depuis des siècles, l'a environné de conditions pratiques merveilleuses. Et son premier soin a été de s'armer au lieu d'améliorer son sort! Du temps passera avant de changer le ton de l'opinion. Mais, si un livre peut y aider, c'est à coup sûr *Les Drapeaux* de Reboux. Et à cause de cela, il est nécessaire qu'on le lise.

* * *

A l'accoutumé les ouvrages des collections de vulgarisation ne brillent ni par le style, ni par la pensée. Les éditeurs jugent bon pour le public un ramas de faits ou d'anecdotes fauchés pêle-mêle à coups de ciseaux dans les livres des spécialistes. C'est pourquoi je me plais à vous signaler l'œuvre de M. Octave Béliard, *Sorciers, rêveurs et démoniaques*, parue dans la collection „Monde et Science“ — Lemerre édit. — Elle se distingue par de rares qualités.

Le Docteur Béliard était particulièrement qualifié pour traiter le sujet. Esprit curieux, depuis longtemps tourné vers la mystique, l'occultisme, il a vécu dans le commerce des Papus, des Saint Yves d'Alveydre, des Eliphas Lévy, des Guäita Quelques années avant la guerre, il publiait un ouvrage tout à fait recommandable, *Le Périple*, qui est la somme des sciences hermétiques en langage clair. C'était proprement un tour de force, tous les systèmes ésotériques depuis Pythagore s'étant appliqués à épaissir les voiles d'une terminologie obscure que seuls les initiés pouvaient pénétrer.

Dans *Sorciers, rêveurs et démoniaques*, M. Octave Béliard esquisse „le curieux tableau de certaines croyances et pratiques superstitieuses qui jouèrent un grand et lamentable rôle dans l'histoire des hommes“. A grands traits il retrace l'histoire de l'ignorance, des terreurs, la crainte de l'inconnu, l'appréhension du mystère qui engendrèrent les démons, le totémisme, la magie propitiatoire ou vengeresse et toute les folies. Dans l'antiquité, surtout dans la grèce olympienne, la sorcellerie jouait un rôle considérable, était mêlée directement à la vie quotidienne. Le grand nombre de dieux la rendait variée, diverse, avec, toutefois, la métamorphose comme principal ressort. La chute du paganisme la fit évoluer

doucement vers l'unité sans modifier d'ailleurs les pratiques. En face de Dieu on dressa le maître unique des abîmes : Satan.

Le satanisme remplit tous les siècles chrétiens. M. Octave Béliard étudie les satanisants, les sorciers avec leurs œuvres magiques : magie à transformation, loups-garous, sortie en astral, vampirisme, thérapeutique, sorts, malédiction, envoûtement, sabbat et messes noires. S'appuyant sur les grands procès de sorcellerie, les possessions épidémiques du XVI^m^e siècle, les aventures de Gilles de Retz, de Nicole de Vervins, d'Urbain Grandier, il analyse les phénomènes physiques de la possession et en donne l'explication moderne. Puis, suivant toujours la trace des sectes occultistes, de l'ignorance et de la débilité d'esprit, il démontre comment le satanisme, battu en brèche par les découvertes, la raison, la science, s'infléchit du côté de cette science même, et suscite, du XVIII^e siècle à nos jours, Mesmer, le comte de Saint-Germain, Lascaris, Cagliostro, les voyants Johannites, les phrénologues, les spirites.

C'est dans cette étude d'une même déformation de l'esprit humain, laquelle se révèle par différents aspects suivant les âges, que résident l'unité et la philosophie du livre. Il fallait démontrer qu'au fond l'homme primitif qui cherche dans les maléfices des forces contre la nuit mystérieuse, le grand seigneur qui tente d'apaiser sa névrose dans les pratiques démoniaques, la convulsionnaire voyante, les solliciteurs de miroirs magiques et d'esprits sont tous des malades rebelles à la connaissance et qui relèvent aujourd'hui de l'asile. L'ignorance a d'abord peuplé le monde de génies, de goules, de monstres redoutables. Ils ne sont plus aujourd'hui que des fumées insaisissables, des révélations sans contrôle. A côté de la marche à la lumière de l'humanité, et parallèlement, il était bon de dresser le bilan de ses ténébreuses démenches. M. Octave Béliard l'a fait avec clarté, mêlant la saveur de l'anecdote à la rigidité du document. En terminant, je veux vanter son style, qui est d'une tenue parfaite et plein des meilleurs grâces, mais je tiens à blâmer l'éditeur qui a illustré l'ouvrage de trente scènes de diablerie sauvage sans aucun rapport avec le texte. C'est à croire qu'il ne l'a pas lu !

BOULOGNE sur SEINE

MARC ELDER

